

**LA GUADELOUPE, UNE PRISON A CIEL OUVERT DANS :
CENT VIES ET DES POUSSIÈRES DE GISELE PINEAU**

**GUADELOUPE, AN OPEN SKY PRISON IN : *CENT VIES ET DES
POUSSIÈRES* BY GISELE PINEAU**

Noura HAMOUCHE

Faculté des Langues Etrangères, Université Alger 2,

n.hamouche74@gmail.com

Résumé

Cet article a pour objectif de tenter de voir comment s'étend l'enfermement du monde physique à la structure mentale des personnages dans *Cent vies et des poussières* à travers les grilles d'exclusion du discours de Michel Foucault. Nous aborderons les procédés d'écriture de l'auteure au moyen des procédures d'exclusion externes proposées par le philosophe français. Nous verrons aussi, comment le principe foucauldien des hétérotopies peut servir d'outil d'analyse pour dire la perte du peuple Noir de Guadeloupe sous le signe d'un esclavage qui a l'air de perdurer sans dire son nom. De même, les travaux de Franz Fanon en psychiatrie qui nomme des formes d'aliénation identitaire chez les Noirs, tout comme les travaux ethnologiques de Stéphanie Mulot sur les communautés antillaises et leurs spécificités familiales et sociales, héritées des siècles de l'esclavage, nous

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

serviront de points d'appuis pour une description et une interprétation au plus près du texte et de son contenu culturel.

Mots-clés : esclavage, interdit, folie, volonté de vérité, hétérotopie.

Abstract

The aim of this article is to try to see how the confinement of the physical world extends to the mental structure of the characters in *Hundred Lives and Dust* through the exclusion grids of Michel Foucault's discourse. We will discuss the author's writing processes through the external exclusion procedures proposed by the French philosopher. We will also see how the Foucauldian principle of heterotopias can serve as an analytical tool to express the perdition of the Black people of Guadeloupe under the sign of slavery that seems to endure without saying its name. Likewise, the work of Franz Fanon in psychiatry who names forms of identity alienation among blacks, as well as the ethnological work of Stéphanie Mulot on the West Indian communities and their family and social specificities, inherited from centuries of slavery, we will serve points of support for a description and interpretation as close as possible to the text and its cultural content.

Key-words: Slavery, forbidden, madness, truth desire, heterotopia.

Gisèle Pineau signe *Cent vies et des poussières* en 2012 chez Mercure de France. Elle y revient sur l'Histoire de l'esclavage en Guadeloupe, un sujet déjà abordé dans d'autres romans, notamment *Femmes des Antilles*, publié en 1998 au 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en France. Dans une interview accordée à Nadège Veldwachter en décembre 2002, elle explique sa démarche pour écrire sur ce sujet violent :

Our ancestors lived that past of slavery that cannot be changed. We have inherited many of their sorrows and sufferings that do not disappear. Today still, we are haunted by that violence because our ancestors were denied their humanity, subjects and objects of commerce, exiled, deported, raped, assassinated, and that was only 150 years ago¹.(N. Veldwachter, 2004: p05)

Ce que Pineau affirme sur *Femmes des Antilles* est aussi valable pour *Cent vies et des poussières*. L'héritage est lourd et à la fois indélébile, quand bien même le prétexte d'écriture est choisi dans son quotidien d'infirmière en psychiatrie. Du point de vue de la formation de l'écrivaine et de ses origines antillaises, aborder la question identitaire des Noirs de Guadeloupe à travers

¹ Nos ancêtres ont vécu ce passé esclavagiste qui ne peut être changé. Nous avons hérité de nombre de leurs peines et souffrances qui ne disparaissent pas. Aujourd'hui encore, nous sommes hantés par cette violence, parce que nos ancêtres se sont vus refuser leur humanité, ils étaient assujettis, vendus comme objets de commerce, exilés, déportés, violés, assassinés, et c'était il y a juste 150 ans.

Cent vies et des poussières, nous amène à adopter les travaux de Franz Fanon² comme outils psychiatriques nécessaires à la compréhension de la construction des personnages dans le récit.

Effectivement, il s'agit de la folie de la maternité chez Gina Bovoïr, une mère célibataire récidiviste qui vit dans l'addiction à l'état de grossesse. Sharon, sa fille, est le témoin silencieux et apeuré du quotidien sordide de sa famille matrifocale³ et de son quartier en perdition, La Ravine-Claire. Un ghetto où une condition sociale lamentablement déliquescence sous-tend une Histoire esclavagiste sombre, violente et sur laquelle on lève le voile avec horreur et stupéfaction. Sharon est la troisième enfant de Gina.

Dans l'analyse que nous proposons, nous souhaitons voir comment s'étend l'enfermement du monde extérieur et physique à la structure mentale et affective des personnages dans *Cent vies et des poussières* à travers les outils déjà cités précédemment. Nous interrogerons le récit grâce à des concepts choisis dans *L'ordre du discours* (M. Foucault, 1971) pour voir comment se désagrège la vie des guadeloupéens aujourd'hui, encore sous l'emprise négative des lois de l'esclavage, pourtant

² *Peau Noire, Masques blancs* est un texte majeur de Fanon que nous convoquons pour saisir les "déformations identitaires" chez les personnages de Pineau, déformations qui font d'eux des fous et des folles aux yeux de la narratrice et, par-delà la narration, aux yeux du lecteur.

³ Les travaux anthropologiques et ethnologiques de Stéphanie Mulot sur les communautés antillaises et leurs spécificités familiales et sociales, héritées des siècles d'esclavage, montrent combien leur vie est encore sous l'emprise des pratiques de l'annihilation identitaire esclavagiste.

aboli depuis 1848 en France. Les concepts foucaaldiens que nous exploiterons dans le texte de Pineau sont quatre : d'abord les trois partages du système de procédures d'exclusion externes du discours, notamment le permis/l'interdit, la raison/la folie et le vrai/le faux. Et les analyses que nous proposons seront soutenues par les travaux de Fanon en psychiatrie, et, ceux de Mulot pour les spécificités ethniques antillaises.

C'est dans sa leçon inaugurale au Collège de France que le penseur français propose les lignes de force d'un travail colossal entamé depuis seize ans déjà et qui ne cessera qu'à sa mort en 1984. Par l'extériorité du premier système de procédures d'exclusion, il fait référence aux multiples lois sociales qui dictent les comportements individuels et les possibilités discursives qui sont accordées aux sujets de discours : « Tabou de l'objet, rituel de la circonstance, droit privilégié ou exclusif du sujet qui parle : on a là le jeu de trois types d'interdits qui se croisent, se renforcent ou se compensent, formant une grille complexe qui ne cesse de se modifier. » (M. Foucault, 1971 : p04) Ainsi, la première procédure exclusive agit d'une manière imperceptible sur les sujets, car ses lois sont intériorisées et passent pour naturelles. Le deuxième partage, celui de la raison, intervient dans la société occidentale, à partir du dix-septième siècle, avec l'avènement de la raison cartésienne : « [...] exclue ou secrètement investie par la raison, au sens strict, elle n'existait pas. C'était à travers ses paroles qu'on reconnaissait la folie du fou ; elles étaient bien le lieu où s'exerçait le partage ; mais elles n'étaient jamais recueillies ni écoutées. » (M. Foucault, 1971 :

p05) C'est, d'après M. Foucault, un des partages les plus serrés qui excluent de l'ordre du discours, dans la mesure où la parole du fou tombe dans l'inefficacité, la dérision, voire la déraison. Il n'y a qu'à voir toutes les institutions (la psychiatrie, la psychanalyse...) mises en place pour garder sous contrôle ladite parole. Le danger qui sous-tend ce partage est qu'il devient facile à la doxa de capturer tout discours subversif, transgressif et de l'enfermer dans la folie. Quant à la dichotomie du vrai/faux, ou bien la volonté de vérité, Foucault affirme que c'est la procédure qui tend à absorber les deux premières pour définir les principes de vérité. Elle est renforcée par un ensemble d'institutions, comme l'éducation, la méthode scientifique, les moyens techniques des laboratoires, les livres...La vérité est donc contrainte et contraignante, astreinte et astreignante, elle implique tout un processus de réflexion rationnel, raisonnable, ainsi que tout un appareil technique et matériel que l'époque offre à celui/celle qui désire la trouver, la formuler, la dire.

D'un autre point de vue, nous ferons appel à l'hétérotopie qui nous servira de concept mobile, dans la mesure où il interviendra pour délimiter chacun des partages précédemment définis dans les interstices du récit, avec les espaces qui en fixent les limites. M. Foucault définit l'hétérotopie comme l'espace autre ou bien comme la localisation physique de l'utopie⁴. Quand l'utopie serait l'espace idéal, le lieu rêvé, le lieu

⁴ C'est dans une conférence au Centre d'études architecturale de Paris, en mars 1967 que Foucault traite de ce qu'il

chimérique, l'espace impossible à concrétiser, l'hétérotopie est la possibilité d'une concrétisation de l'utopie. C'est un lieu réel oui, mais inscrit en dehors de l'organisation spatiale de la société, de son architecture et où ses membres peuvent, ou peut-être doivent, exprimer des parts d'eux-mêmes qui les excluent, qui les excluraient, s'ils venaient à les vivre à l'intérieur de son cadre règlementé. Il existe des hétérotopies individuelles, secrètes, inventées par des sujets pour laisser se manifester leurs sensibilités qu'ils verraient rejetées dans des espaces normatifs. Mais il en existe d'autres qui sont mises en place par le pouvoir et qui sont donc à son service. La prison est un exemple d'hétérotopie au service du pouvoir, l'hôpital psychiatrique aussi, ainsi que la maison close, la maison de retraite, voire même l'école. En effet, la mobilisation du concept de l'hétérotopie nous permettra de développer les trois points sur lesquels nous comptons mener notre argumentation : d'abord, l'exclusion historique qui se perpétue pour dire les pratiques de l'interdit subies par les guadeloupéens sur leur territoire et les acculer à la folie selon les termes de F. Fanon et Foucault aussi. Ensuite, la/les folie(s) des différents personnages féminins et leurs manifestations concrètes, dans les espaces qui leur sont réservés fonction des principes sociaux dans la communauté guadeloupéenne, tels qu'ils sont mis en relief par S. Mulo. Et pour finir, le concept de vérité qui nous permettra de voir la manière dont l'auteure se joue de la raison métropolitaine pour

appellera désormais : "Les espaces absolument différents", "les hétérotopies".

mettre en avant la culture guadeloupéenne avec ses nuances culturelles, pour maintenir un patrimoine lointain effacé par le pouvoir colonial, ses croyances irrationnelles représentées par la présence des fantômes, faisant de la subversion pour montrer l'impact de l'Histoire occultée et la valeur fondamentale de la parole du fou. Nous verrons comment, et au-delà du pouvoir exercé par les marques des fers sur des générations qui ne les portent plus réellement, il y a comme une volonté au présent qui, ne disant pas son nom, continue de maintenir les lignes marginalisant les Noirs au profit des Blancs.

1. UNE EXCLUSION HISTORIQUE QUI SE PERPETUE

Foucault aborde les stratégies disciplinaires en les comparant à l'esclavage :

Mais les disciplines sont devenues au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle des formules générales de domination. Différentes de l'esclavage puisqu'elles ne se fondent pas sur un rapport d'appropriation des corps; c'est même l'élégance de la discipline de se dispenser de ce rapport coûteux et violent en obtenant des effets d'utilité au moins aussi grands. (M. Foucault, 1975 : p133)

Le philosophe donne à lire un déplacement fondamental dans les modes opératoires destinés à la gestion des énergies humaines pour les contraindre à agir dans un sens ou un autre, sans avoir à en payer le prix fort, sans violence apparente, dans la mesure où il est désormais possible de recourir à des moyens imperceptibles. F. Fanon a, de son côté, montré les séquelles

indélébiles des pratiques esclavagistes violentes, tout en laissant entendre que leur impact persistant au vingtième siècle est la conséquence de nouvelles formes de violence, moins visibles, mais tout aussi marquantes :

Depuis quelques années, des laboratoires ont projeté de découvrir un sérum de dénégification ; des laboratoires, le plus sérieusement du monde, ont rincé leurs éprouvettes, réglé leurs balances et entamé des recherches qui permettront aux malheureux nègres de se blanchir, et ainsi de ne plus supporter le poids de cette malédiction corporelle. J'avais créé au-dessous du schéma corporel un schéma historicoracial. Les éléments que j'avais utilisés ne m'avaient pas été fournis par "des résidus de sensations et perceptions d'ordre surtout tactile, vestibulaire, cinesthésique et visuel", mais par l'autre, le Blanc, qui m'avait tissé de mille détails, anecdotes, récits. Je croyais avoir à construire un moi physiologique, à équilibrer l'espace, à localiser des sensations, et voici que l'on me réclamait un supplément. (F. Fanon, 1952 : p120)

L'ironie de l'auteur ne laisse aucun doute sur la violence implicite des procédés blancs pour nier l'homme Noir et lui faire croire que la couleur de sa peau est une tare, non seulement exclusive de l'espèce humaine, mais surtout qu'il porte comme une damnation divine, une marque de malheur et d'infériorisation définitive. Le propos de Fanon sur les stratégies scientifiques engagées pour débarrasser l'homme Noir de sa "malédiction" lointaine donne à lire un aperçu des techniques de domination qui

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

se perpétuent en se réinventant selon les moyens technologiques offerts par l'époque.

1.1. Nouvelles disciplines ou encore de l'esclavage au XI^{ème} siècle ?

En effet, cette distinction entre l'esclavage et la discipline, telle qu'elle est conceptualisée par Foucault trouve un écho finement agencé dans le récit de Pineau, ponctuée par des comportements et actions rappelant le processus de redéfinition de soi et de l'autre tel qu'il est donné à lire par Fanon. Nous souhaitons montrer l'impact des stratégies de pouvoir exercées sur les personnages de *Cent vies et des poussières* au moyen du partage du permis/interdit pour commencer. L'anecdote tourne autour du ventre de Gina Bovoï qui gonfle et se dégonfle au gré de son désir de maternité insatiable. Le cercle est vicieux et il se resserre autour des cous de ses sept enfants déjà mis au monde à l'ouverture du récit : « Ils étaient déjà six frères et sœurs. Avec Billy, le nouveau venu, ils se retrouvaient à sept. Quatre filles et trois garçons. » (G. Pineau, 2012 : p12) La narration se fait à la troisième personne la plupart du temps, mais Sharon, la troisième de la liste qui va en s'allongeant, prend en charge de rendre compte de certains moments clés du récit. Elle relaie quelquefois le narrateur omniscient pour révéler ce que Gina, la mère toute puissante et à la fois le "poto-mitan"⁵ de la cellule familiale,

⁵ La matrifocalité désigne initialement l'organisation matricentrée des familles antillaises, les mères assurant avec

décrète comme tabou. C'est Sharon qui raconte par exemple, et du haut de ses dix ans, la mort de sa grand-tante Chimène dans d'horribles souffrances, et, celle de sa tante Viviane qui se jette du quinzième étage d'un immeuble pour un chagrin d'amour. C'est encore elle qui lève le voile de la pudeur sur la parturiente à répétition qu'est sa mère pour dire l'arrivée d'un énième bébé dans la famille, avec toutes les déformations du corps maternel et ses odeurs à peine soutenables pour l'enfant qu'elle est. C'est aussi elle qui raconte la débauche de l'aînée des filles, Mona, qui explique les tenants et aboutissants de l'incarcération du frère aîné, Steeve. Et c'est toujours elle qui, à l'instar du narrateur omniscient, brosse le portrait de la misère sociale, des codes violents, des secrets sexuels, de la politique du surendettement exercée sur les îles Caraïbes dans le but de les garder sous le joug du fantôme de l'esclavage. Malgré le semblant d'affranchissement, les guadeloupéens croulent sous le poids des prix exorbitants de tous les produits de consommation :

leurs propres mères et éventuellement leurs sœurs l'éducation des enfants, en s'affirmant comme des « poto-mitan » (des piliers centraux de l'édifice familial), face à une absence des hommes dans la fonction paternelle. Le multipartenariat hétérosexuel auquel ils sont encouragés n'est pas toujours compatible avec l'implication dans une relation conjugale unique. Au contraire, il favorise la circulation des hommes entre les femmes, et leur difficulté à rompre l'amarre maternelle. La présence et surtout l'autorité paternelles sont secondaires face à la primauté du lien et de la parole maternels, et face à des postures de type sacrificiel des femmes qui proclament haut et fort « Je suis la mère, je suis le père ! » [Mulot, 2000].

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

Deux à trois fois plus : l'eau, l'essence, le gaz, l'électricité, le lait, le pain, le beurre, les yaourts, la viande de bœuf, les pommes-France, les poires, les chips, les sodas [...] Et aussi les voitures, les crédits et tous les services bancaires, les prêts, etc. Et on n'était pas mieux payés que les Français. (G. Pineau, 2012 : p305)

Pour M. Foucault, la sexualité et la politique sont les sujets les plus frappés d'interdit. Chez Pineau, on voit se développer une anecdote autour de la sexualité débridée d'une jeune femme, Gina, vivant sous l'emprise de son désir maternel. Et sur la base de cette obsession de la maternité, où les pères ne comptent que dans la mesure où ils ont des caractéristiques d'étalons pour elle (une nuance du teint, une couleur des yeux, une corpulence attirante...), se construit une histoire enchevêtrée, faite d'un présent misérable accroché par des chaînes invisibles à un passé sombre. Ce que révèlent ces va-et-vient entre deux tranches temporelles, ce sont des politiques successives de la perpétuation de l'endettement -pour ne pas dire perpétuité- mises en place pour garder le contrôle sur des territoires riches de leurs ressources naturelles et de leurs énergies humaines exploitables, sans se trouver dans la nécessité de recourir aux affronts militaires. Les ruses du pouvoir sont à faces multiples.

Effectivement, la politique est omniprésente dans les pages du texte et l'auteure aborde son histoire sur un axe temporel présent, actuel : « L'année de la naissance de Billy, 2007, Sharon avait dix ans. » (G. Pineau, 2012 : p15) En 2007, la Guadeloupe est affranchie de l'esclavage depuis plus d'un siècle et demi.

Mieux encore, l'île est annexée comme département d'outre-mer à l'Etat Français. Ce qui signifie théoriquement que les guadeloupéens sont désormais des citoyens français, avec les mêmes droits que ceux de la métropole. Cela étant, l'auteure brosse un tableau de vie quotidienne à la Guadeloupe qui, même s'il donne l'impression d'avoir dépassé les pratiques esclavagistes, puisque les Noirs de Guadeloupe sont dans un espace ouvert, leur quotidien cependant semble pétri de nouvelles formes d'assujettissement, d'enfermement, d'exclusion des Noirs de la région pour le bien-être des Blancs. Les guadeloupéens ont l'air d'avoir intériorisé les lois qui les fixent à ces chaînes invisibles. La seule lueur d'espoir intervient au bout du récit qui se ferme sur une manifestation doublée d'une grève illimitée des travailleurs réclamant des droits constitutionnels égaux à ceux des français de France. Le temps de l'écriture semble coïncider avec celui de la narration, on est en 2009, après l'investiture du premier président Noir des USA, Barak Obama : « On était français, oui ou non ! Alors pourquoi devait-on payer plus cher que les français de l'Hexagone ? » (G. Pineau, 2012 : p305)

Vu de cet angle, les guadeloupéens apparaissent comme des citoyens de seconde zone, ou bien comme des parasites qu'il faut mettre en quarantaine pour s'assurer qu'ils ne contaminent pas les autres classes sociales. Et sans avoir à les enfermer dans des prisons où il serait nécessaire de déployer des moyens pour assurer leur surveillance, de nouvelles stratégies sont mises en place pour empêcher qu'ils ne s'insurgent, ou bien même, qu'ils

ne tentent d'échapper à ce qui se manifeste désormais comme leur destin, les chaînes :

Bob Marley agitait ses locks tentaculaires [...] son visage était marqué par une douleur millénaire. Il ne faisait pas semblant, lui. Il savait que l'Histoire était un éternel recommencement [...] Il savait qu'ici-bas, il y aurait toujours des bons et des méchants, des dominants et des dominés. (G. Pineau, 2012 : p240)

Le caractère millénaire de la douleur marquée par les traits du visage de Bob Marley dénote l'impossibilité d'échapper aux procédés d'aliénation, de domination, d'assujettissement greffés à une anecdote, somme toute anodine dans une communauté matrifocale et habituée à se définir selon le regard de l'homme Blanc sur elle. C'est dans le but de marquer cette politique de l'enfermement sévissant encore aujourd'hui en Guadeloupe que des mots et des expressions tels que : ghetto, case, négro (un qualificatif désormais assumé dans les quartiers miséreux des noirs dans les pays occidentaux, et non seulement en France) drogue, pipe, défoncé(e), cailloux blancs, vapeurs, alcool, rhum, prison, cellule, cimetière, charnier, et même maison de retraite et la Ravine claire...se déploient au fil de la trame, une nomenclature interminable et relative à l'emprisonnement, aux chaînes, se répètent inlassablement, jusqu'à l'asphyxie dans le texte de Pineau.

1.2. Des interdits et de la discrimination au sein-même de la communauté noire

Dans le sillage de notre analyse des disciplines actuelles en vigueur pour détruire le désir de liberté chez les guadeloupéens à travers le récit de Pineau, une question s'impose à nous : qu'est-ce qui est permis aux guadeloupéens dans *Cent vies et des poussières* ? Sauf la reproduction effrénée, il leur est interdit de savoir, la clé de toute avancée dans la vie. Elles sont plus de 80% de mères célibataires entassées dans cinquante cases appelées des logements très sociaux au quartier la Ravine claire, l'hétérotopie de l'heure. Elles chôment toutes, ou bien la plupart d'entre elles, et, elles perçoivent des allocations familiales sur les enfants : « [...] "parent isolé" l'enjeu était de taille et la marmaille tenue dans la complicité. » (G. Pineau, 2012 : p48) Cependant, ces femmes dont la vie consiste à donner la vie ne pensent pas à s'organiser, à avoir une famille, un travail. L'auteure les donne à voir comme des femmes qui croient être plus rusées que le pouvoir tentaculaire. Elles s'accommodent bien du statut handicapant à tous égards qu'il leur attribue. Quand, face à la caméra d'un interviewer d'une chaîne de télé locale, elles disent leurs difficultés de vivre : « Mollement, les lèvres retroussées de dépit, elles parlèrent chômage, formations, remises à niveau, recherche d'emploi, réinsertion professionnelle. A les entendre, on avait l'impression qu'elles avaient brûlé toutes leurs cartes et subissaient leur vie comme une malédiction. » (G. Pineau, 2012 : p 45) les choses se passent comme si un piège c'était refermé sur elles à jamais et ce piège serait une sorte d'addiction à l'enfantement, quand bien même, elles resteraient les potos-mitan dans leurs cases.

Dans ces conditions, la dernière génération, les enfants de leur côté, ne sont pas épargnés : « Steeve dormait à la geôle de Baie-Mahault et – si elle n’était pas morte- Mona devait traîner quelque part, défoncée, entre les eaux saumâtres de la mangrove de Jarry, la rivière salée et les tombes du cimetière de Pointe-à-Pitre. » G. Pineau, 2012 : p88) Le verbe dormir revient souvent dans les monologues intérieurs de Gina, il intervient pour exprimer l’incarcération de Steeve, mais aussi le désir qu’elle nourrit de le voir mort, reposant dans un cimetière plutôt que continuant à se métamorphoser en *bad boy* en prison. La délimitation précise du territoire où erre Mona laisse voir l’inconscience de la mère et son incapacité à conjurer le mal qui ronge la vie de sa progéniture. Pour elle, la seule manière de réagir à leur déchéance, c’est de les renier, leur refuser sa case et la nourriture qu’elle achète grâce aux allocations de ses petits, ceux qui n’ont pas encore atteint l’âge de se faire exclure de son giron. La seule qui semble se soucier de tous, c’est Sharon. Mais son désir le plus fort c’est de partir, échapper à la perte du ghetto qui a déjà englouti ses aînés. Elle apprend à bien parler et écrire l’anglais pour vaincre l’idée de la putréfaction contenue dans le sens de son prénom en français : « elle chercherait un endroit sur la terre où l’on parlait anglais, un endroit où son prénom... » (G. Pineau, 2012 : p112) Les points de suspension choisis par l’auteure, laissant la quête de Sharon incertaine, donnent à lire la torture subie par l’enfant enfermée dans le sens de son prénom aux relents de charogne en langue française. Elle voudrait en sortir et habiter une langue où il ne serait plus chargé de ce sens de décomposition. L’écrivaine insiste sur ce prénom que Gina

donne à sa deuxième fille en l'honneur de l'actrice des *Feux de l'amour*, un feuilleton américain interminable que Sharon trouve chimérique et que sa mère gobe tous les après-midi comme une pilule tranquillisante. Pineau accorde une importance fondamentale à ce prénom que porte la seule héroïne possible du récit, puisqu'elle est la seule à se poser des questions, à s'inquiéter pour ses frères et sœurs, à écouter les histoires anciennes de sa grand-mère attentivement, à obtenir de bons résultats à l'école, et surtout en anglais, la seule langue où son prénom aurait son sens d'origine hébraïque : la petite plaine. Steeve et Mona ont déjà sombré, pris au piège de leur mère et de l'atmosphère empoisonnée régnante à la Ravine Claire, ils sont chacun dans son hétérotopie : Steeve en prison, Mona à l'hôpital psychiatrique, quant à Sharon, elle crée son utopie. Elle veut aller vivre en Amérique et désire devenir historienne : « Quand on lui demandait ce qu'elle voulait faire plus tard, lorsqu'elle serait grande, Sharon disait qu'elle serait une historienne. » (G. Pineau, 2012 : p 262)

Pineau brosse un tableau où les règles apparaissent comme fixées de manière tranchée à la Ravine claire. Chacun se débrouille pour survivre avec les moyens à sa disposition. Les femmes font des enfants pour ne pas travailler et gagner des allocations sur chaque nouveau bébé ; les hommes sèment à tout vent et s'en vont tenter leurs chances ailleurs, en France ou en Afrique. Ceux qui ne partent pas suivent un chemin tout tracé : s'introduire dans un gang pour dealer de la drogue, vendre des armes, prostituer des filles, et finir en prison, ou au cimetière.

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

C'est à croire qu'il n'y a que des lieux hors les lieux admis pour accueillir les hommes et les femmes à cet endroit maudit depuis longtemps, des hommes et des femmes dont le présent ne semble faire que répéter inlassablement des pratiques ensevelies depuis deux siècles, mais dont le pouvoir continue à s'exercer inexorablement. C'est ce que explique S. Mulot dans son article consacré aux pratiques sexuelles actuelles en Guadeloupe, héritières du passé esclavagiste :

La violence de la domination coloniale et sexuelle aurait castré les hommes pour, au contraire, confier une autorité relative aux femmes. La prégnance de cette représentation montre qu'elle existe aujourd'hui au-delà de la véracité des faits historiques auxquels elle renvoie. La réalité historique ajoute pour sa part une dimension qui permet de mieux comprendre les fondements de telles représentations. Elsa Dorlin et Myriam Paris [2006] ont très bien montré comment la société esclavagiste et coloniale s'est construite sur une entreprise de déshumanisation et de bestialisation des esclaves, articulant l'efféminisation et la dévirilisation des hommes esclaves et la virilisation des femmes esclaves (S. Mulot, 2009 : pp09-10)

Cependant, l'auteure de *Cent vies et des poussières* accorde un privilège aux vieilles femmes : ce sont elles qui ressassent le passé esclavagiste avec toutes ses horreurs tout en crachant sur le présent, non moins violent, mais probablement plus étouffant par le caractère sournois de ses agressions. Leur mémoire est

infaillible. Pour le moment, elles sont les seules gardiennes de l'Histoire de leur communauté.

Et les enfants pullulent, se nourrissent de l'atmosphère empoisonnée ambiante en attendant leur tour, parce que les dés sont jetés depuis longtemps et les jeux semblent faits : « Dans les salles de classe et dans la cour, les enfants de Thibaut, Lareine et la Ravine claire se rencontraient méchamment. En dépit des beaux discours, chaque élève était identifié, catalogué et orienté selon son adresse postale. » (G. Pineau, 2012 : p56) Ainsi, l'école est un autre lieu des partages inégaux. Les enfants y sont catégorisés, et ceux venus de la Ravine claire ne peuvent pas être meilleurs que le milieu qui les produit. Le lieu du savoir et de l'instruction s'inscrit dans l'atmosphère régnante. Ou bien est-ce lui le premier à imposer les inégalités ? Les gangs s'y forment, les clans s'y reconnaissent, les haines s'y attisent et c'est sous ces signes discriminatoires hostiles que l'éducation se fait jusqu'à l'exclusion des plus prédisposés, comme Mona et Steeve.

2. LA FOLIE DE L'ENFANCEMENT

A propos de la folie, Foucault exprime son scepticisme quant à l'emploi du terme médicalisant malade mental :

[...] Le mot qui me paraît plus perfide, ce n'est pas le mot fou...si vous voulez, le mot est tellement galvaudé maintenant qu'il n'a plus beaucoup de pouvoir en lui...Le mot que je redoute moi, c'est malade mental. C'est-à-dire, à partir du moment où ce personnage indécis...dont on riait, qu'on excluait,

qu'on disqualifiait, mais à la limite si vous voulez, qu'on acceptait, qui faisait partie du plasma social... A partir du moment où cet individu a reçu un statut précis, il est devenu : le malade. Et en tant que malade, il doit être respecté, mais en tant que malade, il doit tomber sous un pouvoir qui est un pouvoir canonique et institutionnel du médecin. Et c'est...le passage du fou au malade qui est apparemment une requalification, mais qui, à un autre niveau, est une prise de pouvoir⁶. (Sic.)

A travers un tel recadrage de la folie, Foucault montre l'intérêt que suscite désormais le fou dans la société occidentale, et par cet intérêt manifeste, il montre les enjeux de pouvoir exercés par les institutions qui se chargent de définir le fou et de délimiter son espace, celui où il peut agir, ou plutôt s'agiter : la galère, la léproserie, l'hôpital général et l'hôpital psychiatrique, la prison...sont des espaces qui peuvent juguler les dangers des discours dérangeants des fous, pourvu qu'on les identifie. Par ailleurs, F. Fanon montre le statut de l'homme Noir au vingtième siècle, un statut qui lui est attribué par l'homme Blanc qui l'a bien affranchi de l'esclavage depuis au moins deux siècles :

⁶ *Radioscopie, Michel Foucault*, youtube.com [consulté le 09/08/2020]

J'étais tout à la fois responsable de mon corps, responsable de ma race, de mes ancêtres. Je promenai sur moi un regard objectif, découvris ma noirceur, mes caractères ethniques, — et me défoncèrent le tympan l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales, les négriers, et surtout, et surtout : "Y a bon banania." (F. Fanon, 1952 : p 121)

Il semble en effet que la seule couleur de peau de l'homme Noir charrie toute une histoire d'exclusion qui continue de sévir encore au vingtième siècle, voire au-delà, au vingt-et-unième siècle.

Pour nous, il est question de dire comment est représentée la folie dans *Cent vies et des poussières* et comment les folles du récit agissent et réagissent dans leurs espaces respectifs, notre intérêt étant de produire un rapport corrélatif entre la folie et l'enfermement.

Sharon et Mona, souffrance et perdition.

Le récit s'ouvre sur une scène gênante, quasiment impudique, une parturiente qui expose sa poitrine gonflée de lait en présence de sa fille de dix ans. Elle lui fait comprendre à quel point son bonheur de vivre à répétition la maternité est précieux et refuse que celle-ci vienne le déranger. L'enfant ne peut rien répondre à une mère qui détient le pouvoir et qui l'exerce à outrance. Mais dans l'intimité de ses cogitations enfantines, elle

souhaite la mort de cette mère vampire : « Et tandis que Sharon sentait les ongles de sa mère s'enfoncer dans son bras, elle rêvait de la voir morte. Oui, elle aurait voulu que Gina soit morte pour cesser enfin de faire des enfants. » (G. Pineau, 2012 : p 12) Dès les premières lignes, l'auteure met en œuvre ses compétences dans le domaine psychiatrique pour introduire une série de pathologies liées à des refoulements, des dénis, des rejets. La première qu'elle met en avant, c'est le risque encouru par l'enfant de se faire phagocyter par sa mère. Sharon est à ce point fragilisée par les grossesses obsessionnelles de Gina qu'elle finit par lui demander si le conte du *Petit poucet* pouvait s'incarner dans sa vie. Ses aînés, Steeve et Mona l'ont déjà tenue au courant de "la folie des bébés" de leur mère. Ils lui ont fait faire le serment de prendre soin d'elle et de ne pas se laisser prendre dans les *crocs* de la férocité de la Ravine claire qui représente la forêt aux ogres dans l'esprit de Sharon. Désormais, elle se méfie et tente de comprendre tout ce qui l'entoure pour se préserver, elle sait que sa mère ne la protège pas : « Pareils à des ogres, certains *malades mentaux* (c'est nous qui soulignons) étaient capables de tuer sans états d'âme. Juste parce qu'ils n'avaient pu se libérer de traumatismes vécus durant l'enfance. » (G. Pineau, 2012 : 210) Sharon vit dans l'angoisse de suivre son frère Steeve et sa sœur Mona dans la rue et de se transformer en zombie, comme la plupart des jeunes de la Ravine claire : « Perdus à jamais dans la forêt, murmura Sharon en frissonnant. » (G. Pineau, 2012 : p 125)

Paradoxalement, c'est Mona, la toxicomane, la prostituée depuis l'âge de quinze ans, l'alcoolique invétérée qui, la première,

va oser apostropher sa mère pour ce prénom qui rappelle la charogne donné à sa cadette : « Et toi arrête de regarder tes séries américaines [...] Tu l'as appelée Sharon, je t'ai à l'œil [...] Tu sais ce que c'est une charogne ? T'as réfléchi deux secondes avant de lui coller ce nom qui pue la décharge ? » (G. Pineau, 2012 : p140)

Mona souffre de tous les syndromes des toxicomanes, des cocaïnomanes. Elle a des hallucinations, présente des troubles du comportement, de l'anorexie. Elle a déjà une fille de deux ans que sa mère Gina accueille chez elle, pour encaisser ses allocations. L'enfant souffre d'un strabisme sévère, conséquence de l'alcool et des drogues dures que prenait sa mère pendant la grossesse : « On l'avait transférée au service psychiatrique parce qu'elle souffrait d'hallucinations, de graves troubles du comportement, d'anorexie. » (G. Pineau, 2012 : p98) C'est quand on la découvre déchuée dans un de ses lieux marginaux, par un froid glacial, à moitié morte de sous-alimentation, d'hypothermie et d'overdose qu'on la ramasse comme un déchet qui dérange le tissu social pour la réanimer. La folie de Mona s'exprime par son rejet de la vie que mène sa mère, mais elle refait le même chemin, et va sur ses pas. Car quand l'une vit dans l'obsession de tomber enceinte et de mettre un nouveau bébé au monde, l'autre veut juste trouver de quoi tenir jusqu'au soir, jusqu'au lendemain : « Fumer ne la faisait plus voyager qu'au tréfonds de gouffres et cavernes, de geôles et caves aux murs recouverts de vieux tags et de salpêtre où logeait une vermine innommable. Littéralement, son corps emprisonnait son âme. On la démembrait, on l'étripait... » (G.

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

Pineau, 2012 : p118) De la mère à la fille, les expressions sont différentes, mais les obsessions sont les mêmes. Quand les débuts sont extatiques, les voyages dans les cieux, le sentiment de voler, de sentir son esprit se détacher de son corps pour planer, vivre des instants paradisiaques, la suite est des plus exécrables, des plus inhumaines et déshumanisantes. Mona s'engouffre inexorablement dans les tréfonds d'une mémoire ancestrale où l'abjection de l'humiliation se joint à la brutalité, à la violence extrême. Le discours psychiatrique et psychiatisant entre en ligne de compte dans le récit de Pineau pour identifier et nommer les nouvelles formes d'exclusion des guadeloupéens de la sphère sociale française, pour montrer comment on veut en faire une communauté définitivement irrécupérable. Car dans la mesure où les "potos-mitan" de la cellule familiale antillaise sont des "folles" qui désirent la mort de leur propre mère (Sharon), qui font des enfants sans s'en occuper (Gina), qui s'autodétruisent à la drogue et à l'alcool (Mona), l'espoir s'étiolle et les espérances semblent s'évaporer.

2.1. Vivi et Gina, Harry et max Barline : de la légèreté à la gravité.

Par ailleurs, la folie de Viviane, Vivi, est la plus furtive, la plus fulgurante, mais aussi la plus spectaculaire. Amoureuse d'Harry Barline, elle attend le moment de la demande en mariage avec une ferveur telle que, le jour où il lui fait comprendre qu'il ne veut plus d'elle, elle fonce droit devant elle, monte les étages du plus haut immeuble de la ville et fait son *saut de l'ange* : « Harry avait juré qu'il ne la quittait pas pour une autre.

Mais il avait appris par de bons amis qu'elle était une femme frivole et qu'elle avait déjà connu beaucoup d'hommes. Il ne pouvait pas lui donner son nom –le beau nom des Barline. » (G. Pineau, 2012 : p60) Visiblement, Vivi est affectée de bovarysme⁷. Dans sa psychologie, il y a comme un greffon qui ne veut pas prendre et infecte sa vie affective. Et ce greffon inassimilable, à savoir vivre une belle idylle où un prince charmant viendrait la surprendre sur son cheval blanc, l'accule au seul endroit où elle peut exprimer sa réaction infectieuse : le toit de l'immeuble d'où elle fait son saut de l'ange.

En effet, plusieurs siècles d'esclavage ont transformé des contraintes esclavagistes où ni les hommes ni les femmes Noirs n'avaient le droit de faire des choix sexuels en habitudes quasi-naturelles. Les esclaves étaient la propriété de leurs maîtres et ils se reproduisaient à la manière du bétail, selon le bon vouloir du maître, pour son confort et pour sa prospérité. De ce fait, des sentiments de jalousie ou bien de déception ne faisaient pas partie des codes amoureux et érotiques des esclaves. C'est ce qu'analyse

⁷ « De la théorie du bovarysme telle qu'elle a été créée par le philosophe Jules de Gaultier (1858-1942), on connaît principalement l'application psychologique, dont Emma Bovary est devenue le prototype, et qui se résume par l'adage devenu célèbre : " *la faculté départie à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est*" ». in : **Delphine** Jayot, « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne », *Flaubert* [En ligne], Résumés de thèses, mis en ligne le 14 février 2009, consulté le 28 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/411>

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

S. Mulot dans ses travaux sur les rapports hommes/femmes aux Antilles pour expliciter les clivages hérités de la période esclavagiste, composés à des habitudes occidentales, dans les comportements amoureux contemporains chez les guadeloupéens :

La respectabilité a ici été rapportée comme l'objet d'un contrôle social devant éviter aux femmes d'être l'objet des commérages publics. La discrétion sexuelle, l'inhibition, la moralité et la fidélité attendues chez elles tranchent avec la liberté sexuelle, la gouaille, l'exhibition et le multipartenariat attendus chez les hommes. (S. Mulot, 2009 : p04)

Dans le récit de Pineau, Viviane est le personnage féminin qui se fait prendre dans les clivages hérités de l'esclavage conjugués à de nouveaux clivages, ceux des codes amoureux occidentaux, survenus depuis deux siècles chez les guadeloupéens et qui semblent lui offrir la possibilité de choisir, de décider, d'aimer et croire au rêve du prince charmant. Et elle le vit exactement comme Emma Bovary de Flaubert, à la différence près du moyen de se donner la mort. La tante Viviane qui a toujours aimé qu'on l'appelle Vivi se suicide parce qu'elle a rencontré un faux prince charmant. Mais il est possible qu'elle ait agi ainsi avec l'espoir d'avoir une multitude de vies et encore plus, des poussières. Sharon et les autres attendent son retour dans une autre vie, dans un autre corps, une autre condition sociale, un autre pays... En attendant, Tati Vivi habite les rêves de Sharon.

Cela étant, Gina demeure le personnage central. Elle se dit folle elle-même. A plusieurs reprises dans ses conversations avec Phyllis, elle se demande si elle a toute sa tête. Des mots et expressions comme : maboul, folle, détraquée, toxicomane, n'être plus soi-même, se sentir perdu, possédé(e), dérailler...reviennent souvent dans les échanges de Gina avec la copine de sa défunte sœur pour se qualifier elle-même de quelqu'un d'exubérant. Il semble qu'elle a des moments de lucidité où elle réalise que sa vie est sous l'emprise d'une force qu'elle ne contrôle pas : « Tu sais Phill, parfois j'ai l'impression d'être possédée [...] Avant qu'elle tombe malade, Izora essayait de me faire comprendre qu'il y avait quelque chose qui tournait pas rond chez moi. Maintenant, elle déraille, mais je crois que j'aurais dû l'écouter. » (G. Pineau, 2012 : p156) La folie de Gina est le nœud de la trame du récit. C'est autour d'elle que gravitent les événements présents pour en rappeler de plus lointains. Et c'est dans le but de résoudre sa folie de l'enfantement qu'elle va rencontrer le frère d'Harry Barline.

Max Barline est l'homme emprisonné dans une geôle de douleur après l'incendie qui a emporté toute sa famille, femme et enfants. Il est maçon de métier, tendre de cœur, ferme avec les méchants, comme il l'a été avec Phyllis Bordage qui a provoqué le drame de Vivi par méchante jalousie et colère envieuse. Il prend place dans la vie de Gina et se présente comme un vaillant chevalier, prêt à payer pour la faute de son frère Harry. Dans l'espace intime de Gina, son lit et son ventre, ils en sont déjà à leur deuxième bébé en 2009 et il s'accommode de sa folie : « [...] il la trouvait parfois étrange, presque étrangère à elle-même [...]

elle pouvait rire ou pleurer dans le même instant, se disant malade, folle, comme si la nuit lui prêtait des éclairs de lucidité. » (G. Pineau, 2012 : p207) En la regardant, il croit rencontrer le reflet de sa propre souffrance, de ses tourments : « Et il avait le sentiment qu'elle était pareil à lui, tourmentée, bien qu'elle s'en défende, perdue, dépassée par quelque chose de plus grand qu'elle, mystérieux comme un livre écrit dans une langue inconnue... » (G. Pineau, 2012 : p208) Cela laisse voir combien les hommes qui restent ne sont pas moins en danger que les femmes. Mais il y a aussi que les vieilles femmes, les gardiennes de la mémoire collective ne sont pas écoutées, leurs paroles tombent sous le coup de la sénilité et ne peuvent que ressasser indéfiniment leur Histoire à tous dans une solitude morbide.

En effet, Pineau construit l'histoire de Gina avec la Ravine claire comme une psychothérapie où plusieurs générations de femmes sont liées : l'esprit de Théophée, la négresse marronne du XIX^e siècle, hante Gina et lui fait vivre sa propre existence. Elle intervient dans le récit à partir du troisième chapitre et ses répliques sont identifiables par leur forme poétique, puisée dans une culture orale ancienne, ainsi que par l'italique. Elle (son esprit) a un pouvoir invisible et pourtant incontestable sur Gina dont elle fait une esclave de l'enfantement. Elle-même était obligée de donner des enfants à son maître qui les vendait. Gina, quant à elle, ne vit pas l'époque de l'esclavage mais fait l'erreur impardonnable d'accepter le Logement Très Social de la mairie construit sur les ossements des esclaves massacrés au creux du Ravin-bleu devenu la Ravine claire au 21^e siècle. Elle commettra

une deuxième erreur, plus impardonnable que la première : elle refusera de croire le récit de Margue Despente qui retrace la fuite, l'idylle et puis le massacre des quelques nègres marrons qui avaient échappé à la vigilance de leurs maîtres durant quelques années. Elle se retrouve à faire des bébés de manière compulsive, avec des pères différents sous les commandes de l'esprit de Théopée qui a soif de liberté, qui rêve de délivrance prochaine, pour elle et pour son huitième fils né libre au Ravin-bleu et dont les ossements gisent là sous la case de Gina. C'est Max qui va trouver les ossements de la mère recroquevillés sur ceux du fils en creusant pour jeter les fondations de la chambre de Sharon. C'est l'événement clé de la délivrance de Gina, de la tranquillité à venir de ses enfants, du retour au calme tant espéré de Billy, seuls sont sacrifiés Mona et Steeve. Après la découverte des ossements, Gina pourra même retrouver son goût pour la pâtisserie pour fêter l'investiture de Barak Obama, le 21 janvier 2009 à la veille du douzième anniversaire de Sharon.

2.2.La ravine claire, de l'idylle au ghetto :

Paradoxalement, il s'agit aussi de l'histoire d'un espace, le Ravin-bleu qui passe du statut de paradis à celui de l'enfer en devenant la Ravine claire. Au temps de l'esclavage, il était le lieu invisible pour les Blancs durant cinq années de répit idyllique accordé à une poignée d'hommes et de femmes qui ont fui l'esclavage : « Soudain, ils sont encerclés par des chiens, une meute de molosses⁸ rosses à poil fauve, affamés et habitués à

⁸ L'énoncé est supporté par les vieux qui racontent l'Histoire des marrons massacrés à la Ravine claire à près de deux

s'empiffrer de la chair des nègres. » (G. Pineau, 2012 : p39) Le récit des nègres marrons en fuite s'inscrit dans le registre fantastique, car ils sont apparemment entrés dans une dimension onirique, un lieu utopique absolument protecteur. Mais passé cinq ans, les Blancs ont retrouvé leur trace, préparé une stratégie pour donner une leçon de respect des règles aux nègres qui avaient désobéi, fui les plantations de canne à sucre, ou bien de café, ou bien de cacao. Ils les ont surpris lors d'une fête où tous dansaient et chantaient la liberté et...l'espace idyllique s'est transformé d'abord en lieu de tragédie, puis en charnier-cimetière et pour finir, il devient un ghetto qui enferme des guadeloupéens de la dernière génération et les emprisonnent dans leur passé qui les terrorise. Il aura fallu la pioche de Max Barline qui a gratté la terre à près de trente centimètres seulement (les faits historiques ne datent que du 19^e siècle) pour déterrer les ossements et comprendre que la Ravine claire est un lieu paradoxal habité par les esprits en tourmente des nègres marrons :

Et il avait commencé à les couvrir de terre et de roches. Ensuite, sur les neuf mètres carrés, il avait tiré un lourd treillis soudé qui faisait penser à la grille d'une cage ou plutôt d'une prison dont personne ne pourrait jamais s'échapper. Et, muré

siècles d'intervalle, Hilaire, Marga Despigne et Izora. Il rappelle la sculpture de Louis Samain, « Nègres marrons surpris par des chiens » inauguré en 1895, connue aussi sous le nom : « Esclaves repris par les chiens ». Steeve reprend le même mot, chiens, pour désigner la police.

dans son silence, il était parti sans se retourner, à croire qu'il n'allait plus revenir, qu'il allait lui-même chercher une geôle où s'enfermer ad vitam aeternam. (G. Pineau, 2012 : p 218)

Ainsi, les femmes dans *Cent vies et des poussières* sont folles de ne pas avoir su l'Histoire de leurs ancêtres, de ne pas avoir compris leur passé pour aller de l'avant.

3. *Cent vies et des poussières* et la question de la vérité.

D'après Foucault, la volonté de vérité est le rapport de forces entre une doxa et un paradoxe, une vérité contradictoire avec celle régnante. Dans ce point de notre analyse du récit de Pineau, nous comptons voir comment se construit une idée de vérité irrationnelle, une vérité qu'il serait impossible d'enfermer dans une pensée logique.

En effet, dans son récit aux relents de charogne et aux parfums exotiques des pâtisseries créées par Gina, Pineau met en scène un esclavage qui perdure, d'une prison à ciel ouvert, de l'incarcération des guadeloupéens qui se perpétue sur leur sol.

Toute prison est d'abord un système, un ensemble de lois de procédures de contrôle et de punitions qui, désormais, ne passent plus par le supplice en Occident, comme au Moyen Âge, mais plutôt par l'intermédiaire d'une Justice et d'une Police. Ce sont deux institutions qui représentent le pouvoir et sa puissance inégalable et qui, au lieu de pratiquer la violence physique spectaculaire d'antan, punissent par la privation de liberté et de droits. C'est le cas de Steeve dans *Cent vies et des poussières*. Il

est le *bad boy* de la Ravine claire ; et on l'appelle aussi le Boss pour ses pratiques de deal et de banditisme. Steeve fait comprendre à Sharon que la police va venir le chercher bientôt : « [...] les chiens de l'ordre et de la loi. » (G. Pineau, 2012 : p242) En qualifiant les policiers de chiens dans la bouche de Steeve, l'auteure rappelle les chiens renifleurs de la trace des esclaves en fuite. Et, en grand frère conscient, il explique ce qui l'attend là-bas, derrière les murs de la prison, après le procès en Justice. Steeve définit la prison de l'intérieur :

[...] un endroit où on te mange la cervelle, où on te détruit à petit feu [...] où tout peut t'arriver et où la mort t'attend à chaque minute [...] même s'ils enferment mon corps, ils ne pourront pas enfermer mon esprit [...] Et personne pourra jamais empêcher mon esprit de s'envoler [...] (G. Pineau, 2012 : p243)

Le crime n'est pas des moindres, Steeve accompagné de deux de ses amis braquent une station-service et tirent, sous l'effet de la drogue et de l'alcool à bas prix, sur le pompiste qui perd l'usage de ses deux jambes. Les trois malfaiteurs sont privés de liberté pour huit ans et ils sont transférés à la prison de Baie-Mahault. Leur avocat aura beau s'escrimer pour montrer la responsabilité de tous face à la tragédie des ghettos, ils subiront quand-même l'enfermement. Gina rejette intérieurement le verdict et croit en son for intérieur que la Justice a été trop clémente avec ces "zombies" qui ont fait d'un homme debout un handicapé, enfermé dans une chaise roulante à vie :

Lorsqu'elle entendit le procureur parler de Steeve et de ses comparses comme de trois monstres au sang-froid créés par la folie de nôtre monde, elle n'en fut pas offusquée, non plus affectée [...] L'avocat axa défense et plaidoirie sur la misère sociale et affective des accusés. » (G. Pineau, 2012 : p81)

La justice joue le rôle qui lui est assigné. Elle doit trouver un ou des coupables, punir, donner des leçons, sans châtier physiquement. Le narrateur omniscient fait un clin d'œil au lecteur à ce titre pour faire remarquer l'absurdité théâtrale de la scène du procès : « Le pompiste ressemblait à un jouet cassé qui considérerait tout ce théâtre d'un air lointain. » (G. Pineau, 2012 : p84) Dans le cœur de Gina Steeve est déjà mort. Elle ne le regarde plus comme son fils. Mais il n'est pas le seul à être exclu de l'attention maternelle, le tour de Junior risque d'arriver. Il a servi de livreur de drogue à son frère et dans une rixe entre gangs, il est atteint d'une balle dans la jambe qui le transforme à son tour en *jouet cassé*, comme le pompiste. Dorénavant, il devra boiter en marchant. Le narrateur évoque son état d'esprit après cet incident qui a failli lui coûter la vie : « Si cela n'avait pas été obligatoire, Junior aurait cessé de sortir de la case sise au numéro 18 de la rue Félix-Eboué. Il serait resté enfermé dans sa chambre, à vie, semblable à un prisonnier. » (G. Pineau, 2012 : p134)

Par ailleurs, les bruits de la rumeur sont d'une dangerosité fatale dans *Cent vies et des poussières*. C'est la rumeur qui a poussé Viviane à se jeter du haut d'un immeuble de quinze étages. C'est aussi la rumeur qui ajoute la haine à la haine dans le cœur

de Gina pour ses aînés, Steeve et Mona. C'est encore la rumeur qui avait fait baisser la garde aux nègres marrons massacrés par leurs maîtres au creux du Ravin-bleu il y a plus de deux siècles en chantant la liberté proche.

La superstition aussi détient un pouvoir de nuisance en Guadeloupe et Gina semble souffrir de tous les ingrédients de l'héritage de cette époque lointaine : « Je suis confiante, je te dis. Celui-là ne nous apportera rien de mauvais. » (G. Pineau, 2012 : p11) Car il est de coutume dans les communautés noires d'Afrique d'attribuer le pouvoir, à des nouveaux nés, d'apporter le bonheur ou le malheur dans leurs familles. Quant à Sharon, elle n'est pas dupe certes, mais elle ne saura jamais expliquer son comportement irrationnel au moment où elle doit entrer dans sa chambre pour vérifier si les fantômes dont parle la vieille Izora sont réels. Elle mentira, s'en excusera plus tard, après le déménagement de la Ravine claire, mais ce moment extatique et à la fois désordonné restera sans explication logique.

En effet, il y a comme un paradoxe développé par l'auteure à propos des fantômes de Tati Vivi et des deux squelettes déterrés par Tonton Max. Par la voix du narrateur, Pineau semble affirmer croire aux présences de l'au-delà, aux esprits tourmentés habitant les demeures, la case de Gina par exemple ; elle donne l'impression de croire que ce sont des énergies qui continuent à agir sur les vivants. La présence de Théophée semble bien réelle. Elle intervient dans le récit et déstabilise son caractère réel, désordonne sa chronologie, elle interrompt son déroulement présent, au moyen de digressions abondantes, pour y inscrire son

histoire, y forger ses mots, toujours en italiques dans le texte, dans l'esprit de son intermédiaire vivante, ou bien sa victime, Gina. Celle-ci vit sous l'emprise d'une injonction toute inconsciente et qui lui vient/viendrait de Théophée. Gina doit reproduire dans sa propre vie l'exacte réplique de celle de Théophée : faire des enfants et les voir se perdre :

Et personne ne pourrait plus l'empêcher de le porter

Jusqu'à son terme

Son huitième bébé

Le dernier promis

Celui qui ne serait ni vendu ni perdu ni vendu ni perdu ni vendu (G. Pineau, 2012 : p143)

Cette croyance ferme aux esprits, à leur pouvoir sur les sujets qu'ils habitent, est l'image de la foi absolue que l'auteure semble avoir dans la vérité historique, sa capacité à panser les blessures, à guérir des traumatismes psychologiques et affectifs, guérison qui ne peut avoir lieu sans l'actualisation du passé, son acceptation, quelle que soit sa violence. Mais lorsqu'il est question de faire intervenir des guérisseurs, des sorciers aux recettes secrètes et ancestrales, le registre passe au sarcasme, à l'ironie, à la parodie, à l'humour noir pour laisser entendre l'absurdité de certaines croyances ancestrales. Le personnage chargé d'introduire ces pratiques rejetées ironiquement par Pineau est Eglantine, la mère de Phillys Bordage : « Fêrue de médecine parallèle sortie du fond des âges, Eglantine était aussi

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

connue pour sa passion des sciences ancestrales ramenée de l'Afrique. » (G. Pineau, 2012 : p166)

Au croisement de deux cultures, de deux Histoires, de deux peuples, G. Pineau raconte le quotidien d'une génération aux prises avec un héritage occulté par un pouvoir dominant, étouffé par la peur, sinon par une volonté inconsciente de rejet. Le ghetto et la prison se substituent aux anciennes cases esclavagistes où des groupes s'entassaient la nuit pour se reproduire, et, en sortaient au soleil levant pour travailler sans répit dans les champs de leurs maîtres. Les stratégies ont changé, mais les objectifs se ressemblent étrangement.

A travers une écriture viscérale, au plus près de l'humain et de sa condition, Gisèle Pineau donne à lire un récit où le prétexte de l'écriture, à savoir les grossesses compulsives de Gina Bovoir, porte en lui les traces indélébiles de siècles de privation de l'humanité à des peuples pris au piège de leur différence de peau. Sous un titre aux parfums de chrétienté, aux croyances fantastiques de réincarnation, on découvre les anciens charniers commis par des esclavagistes dans une chasse à l'homme sans pitié, sans pareille. Et on déterre les ossements des mères près de ceux de leurs enfants froidement abattus dans le dos.

BIBLIOGRAPHIE

Pineau, Gisèle, *Cent vies et des poussières*, Paris, Mercure de France, Coll. Folio, 2012,

Fanon, Franz, *Peau noire, Masques Blancs*, Paris, Seuil, Coll. La condition humaine, 1952, en ligne à la

librairie des Sciences Sociales :

<http://classiques.uqac.ca/> (consulté le : 29/01/2021)

Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'Âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, [1961],

- *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, Edition basée sur le texte proposé par l'édition CD-ROM, *Le Foucault Électronique*, ed.2001 [1971]

- *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, édition électronique : COPYLEFT YUJI - 2004 (pagination conforme à l'édition originale) [1975]

- Lacroix, Alexandre (Dir.), *Magazine Philosophie*, n°36 hors-série : *Foucault, Le courage d'être soi*, UNI-Press, Hiver 2018,

Jayot, Delphine : « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne », *Flaubert* [En ligne], Résumés de thèses, mis en ligne le 14 février 2009, consulté le 29 août 2021. URL :

<http://journals.openedition.org/flaubert/411>

Mulot, Stéphanie, « Redevenir un homme en contexte antillais post-esclavagiste et matrifocal », disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2009-1-page-117.htm>, (consulté le 26/01/2021)

- « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie->

La Guadeloupe, une prison à ciel ouvert dans : *Cent vies et des poussières...*

[francaise-2007-3-page-517.htm](#) (consulté le 26/01/2021)

- « Les traces des masques, l'identité guadeloupéenne entre pratiques et discours », disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2003-1-page-111.htm> (consulté le 26/01/2021)

Nal, Emmanuel, « Les hétérotopies, enjeux et rôles des espaces autres pour l'éducation et la formation », *Recherches & éducations* [En ligne], 14 | Octobre 2015, mis en ligne le 07 juin 2016, URL : <http://journals.openedition.org/rechercheseducations>, (consulté le 17 décembre 2020)

- Radioscopie (Philosophes), Jacques Chancel reçoit Michel Foucault, <https://youtu.be/Wt7dk3h9Ruw>, mis en ligne le 15/05/2013, (consulté le 09/08/2020)

Veldwachter, Nadège & Pineau, Gisèle : “An Interview with Gisèle Pineau”, in: *Research in African Literatures*, Vol. 35, No. 1 (Spring, 2004), pp. 180-186 Published by: Indiana University Press Stable, <http://www.jstor.org/stable/>, (consulté le 05/12/2020)